

patricia farazzi

fragmentation



L'éclat

Les 30 chapitres de *Fragmentation* sont comme les fragments d'une histoire qui s'est déroulée en Amérique latine dans les 30 dernières années du vingtième siècle, au cours desquelles des populations furent torturées, assassinées, effacées, sans qu'à ce jour les bourreaux aient été le moins du monde inquiétés. À travers les histoires de personnages contraints à l'exil, le souvenir des massacres emprunte le chemin des mémoires chancelantes. Une performance sur un vieux rafiote raconte les paraboles et se déroule comme un long rite funéraire pour tous ces morts sans sépulture.

Patricia Farazzi a publié, traduit et préfacé un grand nombre de livres aux Éditions de l'éclat, depuis *L'esquive* (1985) ou *Le voyage d'Héraclite* (1986) jusqu'aux récentes *Lettres du chemin de pierre* (2020).

FRAGMENTATION

DU MÊME AUTEUR

Stella Memoria, Pierre Bordas & Fils, 1985

L'esquive, L'éclat, 1985

Le voyage d'Héraclite, L'éclat, 1986

La porte peinte, L'éclat, 1988

L'ombre fermée, L'éclat, 1991

La vie obscure, L'éclat 1999

L'archipel vertical, L'éclat, 2007

D'un noir illimité, L'éclat, 2013

Un crime parfait, L'éclat, 2015

Un animal d'expérience, L'éclat, 2018

Bandes passantes (avec Raphaël Valensi), L'éclat, 2019

Lettres du chemin de pierre (avec Michel Valensi), L'éclat, 2020

Vie imaginée de Shimon Guenzburg, éditeur typographe du XVI^e siècle, à partir de sa correspondance avec Tirzah Adelskind, jeune fille vénitienne (avec Jean Baumgarten), L'éclat, 2021

patricia farazzi
fragmentation

éditions de l'éclat

*Yo tengo tantos hermanos
Que no los puedo contar
Nos perdemos por el mundo
Nos volvemos a encontrar...
... Y así, seguimos andando
Curtidos de soledad
Y en nosotros nuestros muertos
Pa que nadie quede atrás
Atahualpa Yupanqui*

*il faut avoir le courage d'un autre,
d'un autre temps
pour pouvoir dire je.
pour dire je
il faut d'abord porter à ses lèvres
un charbon noir chauffé à blanc
pour consumer les mots inutiles.
pour dire je
Avrom Sutzkever*

Avant-propos

Dans certaines dictatures de cette planète et, en particulier, en Amérique du Sud, de nombreux individus ont disparu dans des conditions atroces, et la plupart de leurs tortionnaires ont continué à vivre en toute impunité. Protégés et soutenus par des démocraties.

Mêler, superposer les genres et les identités et les faire se rencontrer dans des traces de vie, elles-mêmes fragmentées, m'a semblé indispensable à l'évocation de celles et ceux qui ont disparu sans qu'il ait été possible d'obtenir la moindre information sur leur mort, et encore moins de leur donner une sépulture.

Si certains ont survécu à ces dictatures, cela n'a pu être, pendant de nombreuses années, que dans l'exil. C'est pourquoi je n'ai pas cherché à imposer des précisions géographiques ou strictement chronologiques à des êtres privés de liberté, de noms, et exilés dans la vie comme dans la mort.

Les personnages de ce livre sont les fruits de mon imagination, mais il n'est pas exclu qu'ils cristallisent des traces de mémoire diluées au fil du temps. Ensemble nous avons à cœur de dire l'atrocité et l'absurdité de la guerre, de toutes les guerres. De dire qu'il n'y a pas de guerre juste, nécessaire. Pas de guerre sainte. Pas de guerre propre. Que la guerre est toujours sale et que la notion même de martyr est le pire et le plus odieux travestissement de la vanité.

Et si aujourd'hui à Buenos Aires, parmi les « folles de la place de Mai », celles qui sont encore en vie continuent à se réunir et à espérer, c'est que la blessure d'incertitude ne s'est jamais refermée.

J'ai parcouru ce continent quelques années avant les gouvernements de Pinochet et Videla (pour ne citer qu'eux), alors qu'un fragile possible de dignité et de paix palpait dans ces « veines ouvertes de l'Amérique Latine », comme le dit Eduardo Galeano. Et ce n'était pourtant pas si extraordinaire ce que demandaient tous ces peuples métis, noirs, indios, blancs : juste recevoir un salaire décent, manger à leur faim et éduquer leurs enfants.

Ce livre ne comporte aucune « clé de lecture » car toutes les clés ont été interverties et toutes les portes donnent sur le vide où les corps ont été jetés, sur des salles de torture mystérieusement disparues, sur des salles d'archives effacées. J'ai suivi les bords des cicatrices du temps, cueilli les fleurs de chair et écouté les voix, alors...

... je dédie ce livre aux compañeras y compañeros de ma jeunesse.

À ceux de la maison d'édition La obeja negra, à Medellín.

Aux rêveurs de La ciudad solar, à Cali.

Aux étudiantes et étudiants de la Universad de San Marcos de Lima, qui, au début des années 70, était en partie gérée par les étudiants eux-mêmes et recevait toutes celles et ceux qui, sans cela, n'auraient pas pu étudier, faite

*de moyens, et où j'enseignais le français du « haut » de mes
18 ans.*

Au mime Jorge Acuña.

À Mercedes « la negra ».

À María Esther Biscayart.

À Higinio Mena.

À nous toutes et tous, à nos rêves et à nos actions.

*Et à cette fête extraordinaire qui avait envahi Santiago et
bon nombre des villes du Chili, en 1970, alors que Salvador
Allende venait d'être élu président.*

Et pourtant l'été

Je marche dans les ruelles du port, je parcours ses faubourgs, l'été est revenu. Un poème revient lui aussi, écrit dans un temps lunaire, aussi lointain que les années-lumière du temps de paix. Un poème se déclinant en mots-chairs, en mots-ombres, en pas posés sur la bordure d'un gouffre. Dans ma tête cassée comme un bras, dans ma mémoire trouée comme un carton de fête foraine – et c'est bien de cela qu'il s'agit, d'une foire politiquement macabre où nos âmes ont servi de petits lots pour leurs stands de tir –, les mots de la jeunesse affleurent, perdus entre les ruines d'un monde fracassé.

et pourtant l'été
de nos peaux de papier
de nos bouches assoiffées
de l'eau médium de la poussière
égouttée sur la fange sèche
du soleil encadré dans un nuage de marbre
du murmure de la terre infrangé dans nos têtes
nous goûtons à l'ourlet du sel
à notre sagesse enroulée dans la poche
vêtus de salive
dévêtus de brûlures

invoquant l'ultime cicatrice de la lumière.
nos langues disparues dans les fentes des murs
implorant le pardon de l'ombre
tissant les fils de l'incendie
glissant le soir sous nos paupières
le doigt sur la charnière des brasiers.

Performance

L'été. Il est là. Aussi brûlant et humide, aussi sonore et lisse. Les poèmes de la jeunesse ne battent plus par vagues dans le sang des promeneurs et le festival a disparu. Ici se succédaient à un rythme fou des spectacles, des concerts, des performances. Des hangars servaient de théâtres, des terrains vagues étaient occupés par des scènes en plein air, des pavillons et des baraques, et l'on venait des quatre coins du pays pour des semaines de fêtes.

Puis tout a été abandonné, les bâtiments ont été détruits ou occupés par des réfugiés, par les habitants transformés eux-mêmes en réfugiés, et il n'a plus été question d'art, seulement de survie. On blaguait en disant que désormais c'était l'art de la survie qui comptait. Quelque temps après la guerre, un été, la rumeur a circulé que « quelqu'un », sans plus de précisions, avait installé une « performance » sur un vieux cargo échoué dans le port. Ce vieux rafiote, je le connaissais bien, il avait servi d'entrepôt ou de planque, selon les besoins, et j'y avais joué enfant. J'y avais appris à jouer avec ma trouille surtout. Les vieilles carlingues beuglent et hurlent et cognent. Le vent y tourne, les vagues les assaillent. Les bruits de nos pas sur les ferrailles des pontons et des coursives,

et leurs martellements dans les escaliers de fer, terrifiaient les vieux marins enfantins que nous étions sous nos peaux de citrouilles lisses. Et nous jouions à n'être pas des enfants. À retrouver des gestes de flibustiers, à nous affoler d'une tempête, à donner des ordres absurdes : « passez-le par les armes, passez-la sur la planche », le tout rythmé par les fracas de l'océan sur la coque, par le grincement du temps dans les filins rouillés. Nous ne savions pas alors que c'était une sorte de répétition générale de ce qui nous attendait quelques années plus tard.

Et maintenant le cargo revivait. Quelqu'un se servait d'une vaste partie de la cale pour une installation. Puis peu à peu des affiches ont été collées sur les murs du quartier. Ce n'était pas gratuit, mais ça coûtait trois sous. Les humains que nous étions devenus à coups d'oubli et d'effacement plaçaient bien peu d'espoir dans la magie d'un spectacle. À coup de « Processus national de réorganisation sociale », ils avaient, nos dirigeants, définitivement détruit nos capacités à oser espérer transformer la réalité. Telle qu'elle nous était proposée, grise et bancale, inconsistante et comme effilochée, nous étions obligés de l'accepter. Les voies de traverses avaient toutes été coupées une à une. Mais quelques-uns parmi nous ont franchi la passerelle vers le cargo abandonné. Après tout, que risquions-nous ? Que pouvait-il nous arriver de pire que tout ce que nous avons vécu ? J'ai dit que la femme de la performance — ou peut-être

fallait-il dire spectacle? ou peut-être n'était-ce pas une femme? — inventait un rite funéraire pour les morts jetés dans l'estuaire. Les autres m'ont rétorqué: « toi, Soledad tu as toujours des idées étranges. » Mais même si nous les avions peu connus, ces mères, ces pères, leurs amis, nous savions que comme dit un poète: « ils ne demandaient que du feu », que le partage de la folie du jour, tous ces jeunes morts.

On accédait à la salle de la performance par des coursives et un long couloir étroit éclairé de lumières jaunes, tamisées, espacées de quelques mètres les unes des autres.

Au sortir de cette semi-obscurité les projecteurs de la pièce obligeaient à fermer les yeux un instant. Un large pilier rectangulaire occupait le centre. Sur l'un de ses côtés, on distinguait un dessin, et sur le côté opposé, un miroir parabolique convexe avait été scellé dans une sorte de cavité oblongue.

Les murs de la pièce étaient nus et blancs. Dissimulé aux arrivants par le pilier, un personnage était assis sur une haute chaise capitonnée de velours violet. Parfaitement immobile, le corps enveloppé d'une immense cape du même velours que le fauteuil. De cette masse pourpre, se détachaient ses bras, ses pieds et sa tête, recouverts d'une fine couche de poudre blanche. Une perruque peignée en une haute tour *spiralique*, labyrinthique, de la même teinte irisée

et crayeuse, surmontait son visage blafard, le faisant paraître étrangement allongé, anormalement étiré, ajoutant à l'ensemble une impression inquiétante de flottement, de détachement du réel. D'un quelconque réel. C'était une vision, une apparition ayant rompu avec tous les attributs, toutes les catégories. Et dans cette alternance de pourpre et de transparence, les yeux noirs, très grands, fixés sur un point au-delà du pilier, devenaient les deux ouvertures vers une nuit intérieure, énigmatique, comme si tout ce décor, ces agencements déroutants, n'étaient là que pour sertir, enchâsser, sceller ces deux insectes sombres et nous y engloutir. Une rampe de lumière sur le sol à ses pieds projetait son ombre immense.

Le dessin du pilier était aussi projeté sur le mur face à lui et c'est cela qu'il observait fixement, comme s'il cherchait à s'en imprégner exigeant de son public qu'il voit d'abord le dessin dans son regard.

Une fois par heure, un tintement bref retentissait et le personnage fermait les yeux un instant.

J'avais raison de me poser la question, le personnage assis dans le haut fauteuil violet était et n'était pas femme. Quelque chose d'insolite nous retenait de dire lui et ce n'était ni la perruque ni le maquillage, c'était une pudeur particulière. Quel que soit le sexe qui se dissimulait sous le velours de la cape, il était clair que toute virilité avait été sciemment écartée. Il ou Elle parlait à voix basse, seules ses lèvres

bougeaient. Parfois un mot prononcé plus distinctement se détachait de sa litanie chuchotée et faisait se retourner ou rapprocher un spectateur.

Parmi les visiteurs, nombreux étaient ceux qui faisaient demi-tour presque immédiatement et partaient sans même regarder le dessin. Il arrivait aussi que quelques-uns l'observent un instant et s'enfuient.

La pièce était indiquée comme étant la « Pièce I », seulement ça. Aucune explication sur ce qui s'y trouvait ni sur une quelconque signification n'était donnée. Le dessin était l'œuvre unique et le personnage son unique gardien.

C'était un dessin aux mouvements lents de méduse. S'agissait-il d'un fœtus monstrueux ou d'un être humain extrêmement vieux et usé ? La forme flottante, grise, ridée, striée, aux yeux ronds sans paupières, observait les visiteurs d'un regard infiniment triste. Des filaments qui auraient pu être ses membres s'étiraient jusqu'aux parois de la cellule flottante où elle était emprisonnée. Cette bulle mettait un certain temps à se préciser et l'on voyait alors en perspective d'autres bulles plus lointaines où d'autres formes semblables flottaient d'une paroi à l'autre.

Il était très rare que quelqu'un tourne autour de la colonne et regarde dans le miroir. Quelques récits étranges circulaient sur le fait que le miroir ne réfléchissait pas l'image du spectateur, mais un monde illusoire qui aurait été produit par le miroir lui-même.

Une double parabole. Un miroir parabolique et une parabole sur un monde disparu ou, comme je le disais, un monde de disparus. Et j'étais Soledad, cette enfant solitaire, née de fantômes, et qui avait compris déjà, à l'âge de trois ans, que le monde qui l'entourait était un monde de remplacement, parce que son lieu à elle avait été nié par ceux qui l'avaient rendue doublement, infiniment orpheline, en assassinant et les siens et le monde dont ils avaient rêvé. En remontant la rue qui allait du port à la place, j'ai répété plusieurs fois : « toute la performance est un rite funéraire. » Et les autres ont acquiescé. Maintenant ils étaient d'accord et dans leur silence bruissaient des noms. Leurs noms.

Au coucher du soleil, une sonnerie avertissait de la fermeture et les derniers visiteurs disparaissaient. Les lumières du couloir s'éteignaient et, sous le poids de la perruque, la tête fatiguée de tant d'immobilité se balançait doucement, il ou elle commençait à frissonner, à reprendre pied dans la réalité. Lentement le personnage soulevait ses bras endoloris, étirait ses jambes, penchait la tête en avant pour enlever la perruque et, tout aussi lentement, il se levait, abandonnant la cape de velours sur le fauteuil. Apparaissait alors un autre personnage, mince et vêtu de couleurs sombres. Soudain, par on ne sait quel effet, les yeux immenses et noirs semblaient reprendre leur place dans le temps. Alors l'autre personnage, celui qui